

du creux des fossés les lendemains d'orgies. N'est-ce pas la même fièvre de franche sensualité qui brûlait la main de Rubens quand, pour créer ses Madeleines et ses Madones aux nudités toutes païennes, ses reines et ses déesses somptueuses, dont les poitrines s'épanouissaient sur la toile comme de gros bouquets de chair, ses nymphes aux croupes épaisses où cascadaient des cheveux d'or, il faisait rougeoyer sous leur peau un feu de couleurs inconnues? Taine avait exprimé un jour le vœu de voir surgir un poète d'une verneur assez „rabelaisienne“ pour exprimer en paroles l'idée que crient tout haut ces Suzannes, ces Madeleines, ces Grâces, ces Sirènes, toutes ces kermesses divines ou humaines, idéales ou réelles, chrétiennes ou païennes. Cette transposition poétique de Rubens, Verhaeren l'a fournie dans sa première œuvre.

Dans *les Flamandes* Verhaeren avait magnifié l'idéal charnel de la race. Mais la Flandre n'est pas qu'un pays de lourde fécondité, de copieuses bacchanales et de godaillages d'amour. Le pays des Rubens et des Jordaens est en même temps celui des van Eyck et des Memling. C'est la terre religieuse où une foi séculaire a fait éclore toute une floraison de cloîtres et de béguinages, asiles des dévotions mystiques et de la pureté immaculée, tout un rempart de cathédrales, de cryptes et de basiliques qui paraissent surgir, au fond des soirs comme „des châsses énormes où dort le moyen-âge“. Eh bien, après avoir entonné l'hymne de